

À défaut de pouvoir conclure...

Quelques dizaines de pages plus tard... Barack Obama commence la phase de transition qui le conduira d'une désignation le 4 novembre, à une élection le 15 décembre et, enfin, à son entrée à la Maison Blanche le 20 janvier 2009.

Les marchés financiers, plus maniaco-dépressifs que jamais, avaient anticipé l'événement par une hausse ; ils ont chuté le lendemain. Ils achètent la rumeur et vendent l'événement, confirmant par là que les croyances sont leur moteur.

En attendant la passation de pouvoir aux États-Unis, chacun s'efforce dans le monde de gérer la variante de la crise dont il est, à sa manière, frappé. Le G20 tente, le 15 novembre, de remettre un peu d'ordre dans les zones tribales de l'économie financière. Mais un G20 où les États-Unis sont

représentés par W n'est en fait qu'un G19, privé du représentant du plus grand débiteur du monde.

Les intégristes financiers, qui avaient cru pouvoir fonctionner dans des zones de non-droit, sont revenus, penauds et ruinés, faire allégeance à l'État – en attendant sans doute que, revenus de leur grand-peur, ils ne veuillent faire sécession à nouveau.

En Allemagne comme en Chine, dans les pays émergents et dans ceux qui ont une longue histoire de crises plus ou moins surmontées, chacun la vivra « selon ses moyens », chacun dans sa tradition historique.

En France, Nicolas Sarkozy s'emploie à rétablir la mère de toutes les croyances, la confiance. En recourant à ce qui la garantit le plus dans la mémoire française, et a laissé les meilleurs souvenirs, l'interventionnisme d'État. Les Français lui en savent gré, qui le « créditent » d'une bonne gestion de la crise, comme en témoigne la remontée de sa cote de popularité.

En Grande-Bretagne, Gordon Brown bénéficie du même regain de croyances et ressort comme celui qui aura trouvé la meilleure parade, celle dont tous les Européens puis les Américains eux-mêmes ont fini par s'inspirer. Plutôt que de racheter les créances douteuses, il a mis en place un système

de garantie. On sait que se porter garant, ou caution, se dit aussi « se porter ducroire ». Créances et croyances continuent donc leur ballet.

Et le monde entier tourne les yeux vers le nouveau chef d'orchestre, impatient qu'il arrive au pupitre. Car la machine américaine à produire des croyances s'est remise en route. L'*obamania* est à la mesure de la *bushophobia*. Tant de croyances impatientes accompagnent le nouveau président ! Il fait naître des croyances dans le monde entier, comme en témoignent les attentes que soulevait le scrutin du 4 novembre, la crainte que le résultat n'ait pas été ce qu'il a été. Les Américains se sont mis à croire, à nouveau, en eux mêmes. *Yes we can*.

Les deux livres publiés par Barack Obama ont pour titre *Les rêves de mon père* et *L'audace d'espérer*. Les premiers mots prononcés le soir même du scrutin à Chicago ont été : « À ceux qui doutent encore de l'Amérique, j'apporte ce soir la réponse. » Croyances, croyances encore. Par delà le temps des discrédits ?

Les États-Unis ont un système politique ainsi conçu que, tous les 8 ans, il faut changer la machine à faire naître des croyances, comme si leurs alternances étaient une planche à croyances décotées, auto-nettoyante. Que chacun soit

crédule ou dubitatif, il sait bien que la seule alternative se situe entre continuer à écrire l'Histoire à crédit – que naissent alors les nouvelles croyances ! –, ou bien en régler l'addition au comptant. Qu'on veuille en effet se souvenir du prix que la plupart des générations qui nous ont devancés ont dû acquitter pour participer à la rédaction des précédents chapitres. Il ne s'agissait pas principalement d'un coût financier, de créances dégonflées génératrices de pertes ou de manque à gagner.

Il convient donc de se féliciter, malgré tout, d'avoir été conviés à une page d'Histoire dont les lignes ont été écrites par des financiers. Les banquiers, mêmes fous, provoquent habituellement moins de dégâts que des militaristes aventuriers, quoique parfois les premiers ouvrent la porte aux seconds. Des créances jonchent le sol, certes. Mais hier comme avant-hier, les comptes de pertes de l'Histoire, sans profits, se composaient de longues listes de noms sur les places des villes et villages. Quant à demain...

Faisons semblant de croire que la crise financière ne débouchera pas sur des crises sociales puis politiques puis...

Les croyances sont mortes, vivent les croyances !

FIN